

Figures du traducteur
Actes de la journée d'étude « Les figures du traducteur/ de la traductrice »¹
Université Mount Royal, Calgary, Canada, 30 avril 2015

Ce numéro bis de notre édition 2015 revient sur la question de la figure du traducteur déjà abordée dans le numéro de juin de cette année. Non pas que nous souhaitions nous répéter éternellement. En fait, il nous a semblé évident au vu du sujet retenu pour le numéro de juin qu'une rencontre s'imposait, au risque possible de la redite mais surtout à l'avantage de la nouveauté. Bien nous a pris puisque cette rencontre a réuni un panel de chercheurs aux questionnements non représentés dans le numéro précédent. L'ampleur du sujet, que nous soulignons déjà, s'est donc vue confirmée *in vivo* et *in situ*.

L'objet de la journée visait à interroger dans une perspective diachronique les représentations du traducteur émanant aux niveaux social et individuel ainsi que leurs conséquences : comment le traducteur et son activité sont-ils perçus ? Comment se perçoit-il lui-même ? Comment la propre perception du traducteur joue-t-elle sur la traduction ? Qu'en est-il de l'autotraduction où la séparation traducteur/auteur est plus que jamais remise en question ? Quels peuvent être les effets d'un discours social ou épitextuel sur le traducteur et son activité ?

Si certaines questions n'ont pu, faute de propositions, être abordées (l'autotraduction notamment), la journée du 30 avril a cependant répondu, voire dépassé nos espérances, par l'apport de problématiques nouvelles, d'études de cas et de croisements méthodologiques sur des objets très contemporains ou bien plus anciens. Les genres et types textuels concernés sont donc divers, du récit de voyage au doublage du dessin animé, en passant par le surtitrage au théâtre, la biographie, le roman et la littérature pour la jeunesse. Si cette diversité peut effrayer, rappelons que notre propos vise à cerner la figure de celui ou celle qui fait passer une œuvre, quelle qu'elle soit, d'une langue à une autre.

Avant toutefois de présenter l'ensemble des communications et leurs spécificités, il nous semble essentiel de revenir sur l'aspect exceptionnel de la publication en anglais dans une revue à vocation francophone de la conférence de Lieven D'hulst. En effet, il avait été décidé dans l'organisation de cette journée d'étude que Lieven D'hulst, en tant que conférencier d'honneur, interviendrait en anglais : ceci afin d'ouvrir notre journée d'étude au plus grand nombre, dans un pays certes bilingue mais dans une université située dans une province anglophone.

La contribution de Lieven D'hulst ouvre ainsi ce numéro en établissant un état des lieux des principales tendances critiques à l'œuvre dans le champ d'études assez récent que forment les études sur le traducteur (translator studies) (Chesterman 2009). Son exposé prend la forme d'une double spirale. La première est théorique ; elle va du général au particulier en proposant trois directions : la première se centre sur la place occupée par le traducteur au sein du dispositif discursif ; la deuxième identifie les traits majeurs du concept de

¹Pour ne pas alourdir le texte, nous nous conformons à la règle qui permet d'utiliser le masculin avec la valeur de neutre.

traducteur : figure biographique, instance institutionnelle, instance textuelle ; la troisième s'attache à l'énonciation traductive. La seconde spirale est historique : elle présente le dossier du traducteur belge Octave Delepierre (1802-1879) : ses nombreuses traductions en différents genres et à partir de plusieurs langues. Elle rapporte ensuite les traductions de Delepierre au large éventail d'activités de médiation qu'il entreprend en Belgique et entre l'Angleterre et le continent. Les deux spirales invitent à la poursuite du dialogue entre les études théoriques et les études historiques au sein d'une conception plus souple du traducteur-médiateur.

Suivent quatre contributions consacrées à la figure du traducteur dans la littérature tandis que la cinquième examine cette notion dans le champ de la traduction audiovisuelle.

La communication d'Antoine Eche propose une esquisse comparée de deux traducteurs de récits de voyages au XVIII^e siècle en s'appuyant sur des éléments biographiques saillants ainsi que sur un corpus génériquement cohérent. En premier lieu l'auteur revient sur la relative nouveauté de l'intérêt pour la traduction des récits de voyages et propose un bref état des lieux sur la question. Puis il montre au travers des exemples de l'abbé Prévost et de Marc-Antoine Eidous que les figures de traducteurs distincts peuvent s'accorder mais aussi fluctuer selon des paramètres socioculturels et des contraintes idiosyncratiques.

Pour sa part, Alexandra Hillinger propose une étude comparée de l'autoreprésentation des deux derniers traducteurs du roman de Philippe Aubert de Gaspé, les *Anciens Canadiens* (1863). L'auteure montre que la traduction de 1890 laisse voir un traducteur soucieux de sa rémunération mais aussi tentant d'apporter une réponse à la séparation des cultures anglaise et française au Canada. La traduction de 1996 révèle quant à elle la figure d'une traductrice plus soucieuse de la langue et à la place d'Aubert de Gaspé dans le canon littéraire canadien.

Gilles Mossière s'intéresse à Alexandre Csoma de Kőrös (1784-1842), figure historique incontournable de sa Hongrie natale pour avoir établi le premier dictionnaire tibétain-anglais, et ce faisant créé le domaine de la tibétologie. L'auteur s'inspire de la biographie de Sylvain Jouty intitulée *Celui qui vivait comme un rhinocéros: Alexandre Csoma de Kőrös (1784-1842), le vagabond de l'Himalaya* pour traiter de la figure du traducteur en tant que rhinocéros, par rapport à des figures métaphoriques plus courantes comme celles du « voyageur » ou du « passeur ».

L'article de Julie Tarif met en lumière le traducteur de littérature pour la jeunesse qui semble ainsi se distinguer des traducteurs de genres destinés aux adultes au niveau de la réception de son travail. En effet, le traducteur de littérature pour la jeunesse semble bénéficier d'une certaine clémence vis-à-vis des modifications qu'il peut imposer au texte source. Mais ainsi que le montre l'auteure, « Les exigences qui conditionnent la pratique traductive du traducteur jeunesse et par suite son image sont drastiques », voire dépassent celles imposées au traducteur de littérature pour adultes. La question de la prise en compte du destinataire et de sa culture constitue la pierre de touche d'une nouvelle figure du traducteur de littérature pour la jeunesse.

Finalement, s'appuyant sur une enquête menée à l'UniThéâtre d'Edmonton, Milane Pridmore-Franz propose une réflexion sur le travail du surtitreur/ de la surtitreuse, praticien/ne d'une forme de traduction audiovisuelle

encore peu explorée par la critique. L'auteure s'intéresse à la réception de son travail (procédés de surtitrage et efficacité de ses stratégies) dans un contexte francophone minoritaire en prenant en compte les enjeux socioculturels, politiques et linguistiques qui influent sur les conditions de réception dans ce contexte particulier. Ce faisant, elle dresse elle-même une figure de surtitreuse dans l'ouest Canadien.

Nous tenons à chaleureusement remercier les participants nous ayant rejoints à cette journée d'étude qui a pu avoir lieu grâce au soutien de la Faculté des Arts (Scholarly Events Arts Committee) et le bureau de la vice-présidence aux affaires universitaires (Provost Speaker Fund) de l'université Mount Royal.

Les éditeurs